

## VARIÉTÉS.

FÉLIX

OU

## LE JEUNE CULTIVATEUR.

(Suite.)

“ A sa vue, je frémis. “ Félix, me dit mon père, relève-toi (car j'étais toujours à ses pieds), baise la main de ta seconde mère et demande-lui ses bontés.”

“ Je me relevai vivement, mais je n'obéis pas : j'eus tort, je le sors ; mais toute mon âme s'était révoltée ; mes larmes avaient tari, et un regard d'indignation fut le seul adieu que ma belle-mère obtint de moi.

“ Va embrasser Félix, ” dit alors mon père à son second fils. Alphonse s'avança vers moi de bonne grâce : je me détournai de lui. Mon exaspération m'avait rendu désobéissant et injuste. Puis, retombant aux genoux de mon père et versant des larmes :

“ O mon père, lui dis-je, pardon ! pardon ! je vous respecte ; je suis prêt à vous obéir en tout : mais ne me forcez pas de baisser la main qui m'accable ; ne m'obligez pas d'embrasser celui qui m'a ravi votre amour

“ — Levez-vous, enfant dénaturé, dit-il avec colère. Je ne vous aime plus, je ne vous connais plus.”

“ Et, comme je me retirais suffoqué par mes sanglots, je l'entendis qui disait : “ Qu'il parte ! qu'il ne repaïsse jamais devant mes yeux ! ”

“ Après cette scène cruelle, un domestique de confiance partit avec moi dans une chaise de poste, et me conduisit à la pension.”

“ Je trouvai mon maître prévenu contre moi. Les instructions qu'il avait reçues de ma belle-mère, sans doute, lui prescrivaient de n'avoir pour moi ni pitié, ni indulgence. On lui avait dit que mon caractère était indomptable, et il l'était en effet. Je fus traité avec une vigueur que je ne méritais que trop.

“ Les deux premières années de mon séjour à la pension furent un véritable supplice. Ce qui redoublait ma douleur, c'est que je ne recevais pas de mon père une seule ligne, une seule marque d'amitié. Ma belle-mère écrivait très-régulièrement à mon maître, et le priaît de m'annoncer que toute la famille se portait bien. Mais mon père, à qui j'adressais souvent les lettres les plus tendres, gardait un silence désolant. Le chagrin que j'en éprouvais me rendait malade et exposait ma vie.

“ Mon maître, quoique d'une rigueur inflexible, était raisonnable et juste. “ Félix, me dit-il un jour, comment voulez-vous que votre père vous donne des marques de sa tendresse, avant que vous lui ayez donné vous-même des gages de votre repentir ? Qu'avez-vous fait depuis deux ans que vous êtes ici ? Avez-vous travaillé avec courage ? avez-vous cherché à réparer vos anciennes fautes par une conduite sans reproche, par des progrès soutenus ? Vos lettres sont pleines des protestations les plus tendres ; mais votre père n'y croira pas, n'y répondra pas, tant que je ne pourrai pas lui certifier que vous êtes tout à fait raisonnable, studieux et docile. Faites donc un généreux effort sur vous-même, et vous verrez bientôt la fin de vos peines.”

“ Cet espoir que mon maître faisait briller à mes yeux m'anima. Je triomphai du noir chagrin qui m'accablait. Bientôt mon maître me prodigua les encouragements et les éloges. J'écrivis régulièrement, et mon père ne me répondait pas encore. Mon cœur battait d'impatience. Chaque fois que le facteur paraissait dans la cour du château, je m'élançais vers lui en l'interrogeant d'un regard avide. “ Rien pour vous, ” me répondait-il froidement ; et mon cœur se glaçait. “ Suis-je donc à jamais oublié ? suis-je donc haï pour toujours ? disais-je en pleurant à mon maître. — Attendez, me répondait-il, laissez achever cette année : votre père trouve sans doute que l'expiation n'a pas duré assez longtemps ; il veut qu'elle soit complète. Je plaide chaudement votre cause : peut-être viendra-t-il lui-même s'assurer de votre heureux changement.”

“ Cette idée me fit tressaillir : mais déjà la troisième année s'était écoulée, et pas un mot de la part de mon père n'était venu apporter quelque consolation à mon âme déchirée. Désespéré de cet affreux isolement, de ce cruel silence (ah ! je le sens maintenant, ce n'est pas mon père que je dois accuser : ma belle-mère lui cachait sans doute mes lettres, interceptait peut-être les siennes), je retombai dans ma première mélancolie ; je ne pouvais plus me livrer à l'étude ; pendant les récréations, je fuyais mes camarades ; j'allais m'enfoncer et pleurer dans quelque solitude sauvage, au sein de la forêt ; et, si quelqu'un d'eux venait m'y joindre et m'interroger : “ Je suis malade, répondais-je. — “ Et où donc est ton mal ? — Ici, ” disais-je, en mettant la main sur mon cœur.

“ Je disais vrai : mon cœur était bien malade. Mille pensées funestes se succédaient dans mon esprit. Je haïssais l'étude, je haïssais la pension, je haïssais jusqu'à mes camarades, qui me témoignaient tant d'affection, et même, ô ingratitude ! jusqu'à mon maître, qui était devenu si bon pour moi et qui paraissait souffrir de mes peines autant que moi-même. Je résolus de tenter un dernier effort et d'écrire encore une fois à mon père, et, si je ne recevais pas de réponse, de renoncer à tout et de m'enfuir : résolution imprudente et coupable ! j'étais bien insensé ; mais j'étais si malheureux !

“ J'écrivis donc cette dernière lettre. Je me le rappelle encore. Après quelques détails sur mes études et sur tout le travail que depuis plus d'un an je m'étais imposé pour lui plaire, je disais : “ Quo ! mon père, pas un mot de consolation pour votre malheureux Félix ! Depuis deux mois, dix lettres les plus tendres et les plus suppliées, dix lettres à la fin desquelles mon maître a consigné l'éloge de ma conduite et de mon caractère, dix lettres arrosées des larmes d'un fils qui ne demande pour toute grâce qu'un mot de vous, n'ont pu obtenir une réponse ! O mon père, écrivez-moi un mot, un seul mot qui me rendra la vie : *Mon fils, je t'aime toujours*. Ces caractères sacrés, tracés de votre main, seront baisés mille fois par jour ; ils seront empreints sur mes lèvres ; ils seront gravés dans mon cœur. Ah ! ce cœur est pour vous plein de respect et de tendresse ; ce n'est jamais de vous qu'il se plaint. Jusqu'à présent, il a eu le courage de tout souffrir ; mais le silence, l'abandon, l'oubli ou l'indifférence d'un père est un malheur au-dessus de ses forces. Je sens qu'il va y succomber.”

Après avoir envoyé cette dernière lettre, j'attendis la réponse avec une anxiété fiévreuse. Pendant le jour, j'avais de fréquentes palpitations de cœur ; la nuit, j'étais en proie à des songes affreux ; mes cris inarticulés troublaient le dortoir, et je me réveillais inondé d'une sueur brûlante. Pendant un mois, je souffris cette agonie. Rien ne vint.

“ Alors j'exécutai en tremblant et en frémissant le dessein coupable que j'avais formé. Je m'enfuis de la maison. En partant, je laissai cette lettre pour mon maître :

“ O mon maître ! pardonnez-moi ma fuite. Je ne suis, hélas ! coupable qu'envers vous, puisqu'il n'y a dans le monde que vous qui m'aimiez. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus de père. Ne craignez pas que j'attente à ma vie : les sentiments de religion dans lesquels vous m'avez élevé sont ma sauvegarde. Je ne ferai jamais rien d'indigne du nom que je porte. Adieu. Aimez et pleurez votre malheureux Félix.”

“ A quelque distance de la pension, je me fis céder, en échange de mes habits, ceux d'un jeune paysan. Je ne marchais que la nuit, évitant les villages, et par des sentiers détournés ; j'allais chercher quelque ferme isolée où l'on eût besoin d'un berger. Je trouvai enfin ce que je cherchais, dans une ferme peu éloignée de cette maison.

“ Dans cet état libre et tranquille, ayant du pain et du laitage en abondance, dormant toute la nuit sur de la paille fraîche et occupé tout le jour, je n'aurais pas été à plaindre si, au souvenir de mes peines, ne s'était pas mêlé le souvenir d'un père que je croyais voir, irrité et inexorable, me préparer des châtiments dès qu'on m'aurait retrouvé.

“ Au bout de quelques mois, cette inquiétude cessa, et j'eus la cruelle assurance d'être oublié ou d'être abandonné. Alors ma tristesse plus calme n'en fut que plus profonde, et le silence des campagnes où j'étais avec mon troupeau, la vaste solitude qui s'étendait autour de moi, ne firent que me plonger plus avant